

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Sortie de secours

Suzanne Myre

---

Sorties

Numéro 94, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Myre, S. (2008). Sortie de secours. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 50–53.

## Sortie de secours

### Suzanne Myre

**J**E M'ENDORS à l'aurore, aux premières lueurs assassines. Le martèlement dans ma tête s'est enfin estompé et mes paupières peuvent se détendre; les mains ouvertes et crispées ne chercheront pas à me toucher. Je suis sortie de quelque chose, je ne sais encore de quoi, ni si j'ai pris la bonne porte.

Ma mère gît là, bien trop près de moi, dans tout ce sang. Elle n'aurait pas aimé ce désordre dans ses cheveux sales, qui s'enfuient de chaque côté de l'oreiller. Elle n'aurait pas aimé voir ses membres alanguis autour d'elle, comme des tentacules de pieuvre. Et cette tache rouge au centre de son ventre, ce ventre.

Je m'appelle Maria.

□

— Maman, je peux très bien laver mes cheveux toute seule. Je suis assez grande, toutes mes copines le font.

— Tu vas les laver à moitié, puis laisser du savon. Laisse-moi faire.

Les mains osseuses malaxent mon cuir chevelu comme s'il fallait se débarrasser du dernier de mes cheveux. La tête au-dessus du lavabo de fonte blanche, je regarde le savon dessiner des nuages et l'eau, des chemins, puis disparaître dans le drain, entraînant dans leur sillage de longs cadavres bruns. Parfois, j'en saisis quelques-uns, les roule en boule que je cache dans la poche de mon petit tablier.

L'heure du bain suit de près. Le gant de crin arrache la fine pellicule de propreté de mon petit corps et le rend rouge comme un homard, presque cuit.

— Maman, tu frottes trop fort.

— Tu es sale, tu as joué toute la journée.

— Je peux me laver seule.

— C'est ça, et faire les coins ronds.

Il n'y a aucun coin rond, sur mon corps. Que des angles, des détours abrupts, des cavités sans mystère. Je ne mange pas la nourriture de ma mère. J'y trempe à peine le bout des lèvres, pour éviter la dispute. Je joue dans mon assiette, joue en même temps avec les boules de cheveux séchés dans la poche de mon tablier, je joue toute la journée, c'est ma façon de sortir d'ici, et de moi. Je suis sale, maman a raison. Et maigre.

— Tu es rachitique, une vraie petite sous-alimentée de camp de réfugiés. Allez, mange, tu me fais honte. Faut te remplumer.

— Je n'aime pas les fèves germées, on dirait des vers de terre, je n'aime pas le steak haché, je n'aime pas la sauce. On dirait que ça bouge dans le jus.

— Tu n'aimes rien. Ma foi, comment j'ai pu faire une enfant aussi difficile, Dieu seul le sait.

Facile. Pas besoin d'être Dieu pour le savoir. Maman a pris papa par surprise, un soir où il avait bu. Il y avait un plan dans sa tête, elle croyait que c'était un plan qui le lui ramènerait, sa porte de sortie du malheur, on utilise les portes qu'on peut. Mais non. Maria est venue au monde, maman toujours aussi seule. Quand papa est mort, j'ai remplacé papa, cela allait de soi. Je dormais près de maman, « collées-collées », en petites cuillères. Je l'écoutais me raconter ses soucis, je l'écoutais s'endormir tandis que moi, les yeux ronds, je comptais les moutons. Ils portaient tous des bottines, car le pré était boueux.

Un jour, peu importe lequel, maman me surprend avec ma copine Agathe. Agathe est un peu nue, mes mains se promènent sur sa poitrine naissante. Nous rions toutes les deux, nous nous prenons pour d'éminents docteurs. Le soir, maman frotte ma poitrine avec le gant de crin en disant des choses que j'essaie fort de ne pas entendre. Ça fait trop mal. Dans le corps, dans les oreilles.

□

J'éternue ? Ça y est, je suis bonne pour le sanatorium. Maman a eu la tuberculose à douze ans. Une longue retraite de la vie quotidienne qui l'a empêchée de jouer, qui l'a laissée blanche et faible.

Elle me voit comme un prolongement d'elle-même, une pâle brindille que le moindre coup de vent peut emporter.

Je joue trop longtemps à l'élastique ? Maman me crie de rentrer à la maison.

— Tu vas te faire mourir, tu n'as pas la santé pour te démener autant. Viens regarder la télé avec moi.

À la télé, on présente des inconnus, un défilé incessant d'hommes et de femmes qui ne signifient rien pour moi. Maman me désigne une plantureuse starlette avec des tas de cheveux et de courbes.

— Regarde, elle est belle, bien faite, elle a tout.

Je vais me regarder dans le miroir. Pas belle, pas bien faite, je n'ai rien.

Certains matins, maman me garde à la maison, pas parce que je suis malade, mais parce qu'elle est malade. Je joue à l'infirmière pour maman, je suis ses instructions. J'imagine que le bouillon que je lui sers dans une grosse tasse grouille de reptiles et que ces serpents lui rongent le dedans. Ensuite, je peux aller jouer pendant des heures, sans me fatiguer. Je me sens sortie.

Un jour, je refuse d'aider maman à laver la vaisselle. Je préfère me concentrer sur mes devoirs, pour récolter de bonnes notes, susciter l'admiration de mes professeurs, de quelqu'un. Maman échappe une assiette qui se fracasse sur le carrelage. Je bouche mes oreilles.

— Si tu étais venue m'aider, ça ne serait pas arrivé. Paresseuse.

Le soir, elle me lave la tête avec hargne et ressentiment. L'eau semble trop chaude ou trop froide. Les boules de cheveux grossissent la poche de mon tablier sur mon ventre sans forme.

Cette nuit-là, la main de ma mère frôle un endroit sur mon corps, ce même endroit d'où je suis issue. Je ne bouge pas, laisse faire la main de ma mère, m'efforce de ne rien sentir. Je suis la remplaçante, après tout. Le lendemain, personne ne regarde personne dans les yeux. Et cela jusqu'à la fin.

□

Maintenant. Je me relève, des années endormies en moi s'éveillent, je regarde le corps de ma mère sur le lit. J'imagine l'âme sortir de ce corps, elle vagabonde pas très loin, peut-être juste au-dessus du lit, à la recherche d'un lieu où se cacher, sous les oreillers, sous la couette. J'examine ses mains ouvertes vers le ciel, inutiles. Ce pauvre ventre, la tache bizarre que forme le sang sur le ventre. On dirait un mouton. Il gambade dans un pré, il ne porte pas de bottines malgré les éclaboussures. Il est joyeux, il s'enfuit.